

## Un champignon et des croissants

Comme tous les jours à 8h17, Clotilde s'était levée. Avant, elle en était incapable. Elle ne pouvait qu'attendre que 8h16 passe.

Elle sentait qu'aujourd'hui serait un jour « avec Elle ».

Dans la salle de bains, elle entendait les trombes d'eau qui s'abattaient sur le toit de leur maison. Puis la pluie cessa. Clotilde se força à manger un croissant. Par amour pour René qui, chaque matin, allait en chercher avant de partir travailler.

Quand elle fut prête, elle enfourcha son vélo et roula vers les berges du canal qu'elle empruntait pour aller au bureau. La lumière du soleil qui aguichait les nuages, ses reflets aigus sur les flots agités, et le cri des mouettes qui semblaient se battre, ou s'ébattre, elle ne l'avait jamais très bien su, la subjuguait.

Elle passa devant l'école où allait sa fille quand elle était petite. Des lambeaux d'affiches arrachées persistaient sur les panneaux d'affichage déployés en vue des élections présidentielles. C'est François Mitterrand qui venait d'être élu.

Assez grande, mince et plutôt sportive (grâce à René), Clotilde avait choisi le vélo comme moyen de locomotion car il lui assurait un sas lors de ses trajets domicile-travail, de l'air sur son visage qui lui procurait l'apaisement dont elle avait parfois besoin.

Se demandant quand « Elle » allait attaquer, Clotilde contemplait ce matin luisant, neuf comme le tout premier matin du monde. Depuis « Le Jour d'Après », les matins n'avaient cessé d'éveiller en elle une certaine perplexité, elle qui, ce 6 août, avait pensé que jamais plus le jour ne succéderait à la nuit. Ces immeubles lavés par la pluie, cette lumière irisée ne laissaient pas de

Ellébore

l'emplir du sentiment ambivalent de se sentir vivante, un sentiment qu'elle avait tant supplié, pourtant, de connaître à nouveau.

Vivante, oui, mais écrasée, souvent, par cette vie imméritée, un fardeau qui l'obligeait à faire de cette vie « quelque chose »... Pourquoi m'en étais-je sortie ? Mon mari et l'enfant que je portais n'ont pas eu « cette chance », eux. Ni les 40 000 morts fauchés ce matin-là.

« Elle ». Clotilde la connaissait trop bien cette peur insidieuse et amère qui constituait la trame de sa vie, et qui, régulièrement - bien que de moins en moins souvent - jaillissait de son plexus, lui tordait l'estomac et asséchait tout son corps, comme la bombe l'avait fait avant elle.

Et là, chacune de ses cellules criait soif. LA SOIF des rescapés d'Hiroshima.

Elle n'avait jamais bien repéré pourquoi, certains jours, cette peur chronique s'emballait en terreur panique et essorait littéralement son corps brûlant. Peut-être les scènes de certains cauchemars demeurés inconscients ?

C'est après la boulangerie « qu'Elle » attaqua. Clotilde étouffait... Il allait falloir descendre de vélo : inutile de tomber...

Assise au bord de l'eau, elle but – elle avait toujours une bouteille d'eau sur elle. Contempler le courant apaisait l'incendie. Comme à chaque fois, le passé revenait. Elle avait vingt-cinq ans en 1945 et elle accompagnait Tom, son mari, qui avait été dépêché à Tokyo par la Sorbonne afin d'y donner des conférences d'histoire de l'art français à la Maison franco-japonaise.

Ce 6 août, ils étaient près d'Hiroshima, deuxième ville d'art et d'histoire au Japon. A 13 km exactement. Ils étaient venus visiter les richesses de la ville mais avaient souhaité loger dans la campagne environnante.

Ellébore

Alors le 6, à 8h16 : la fin du monde.

Elle avait tout vu, tout entendu. Mais à distance suffisante des 4000 degrés de l'enfer. Tom aussi, sans doute, mais lui, qui était allé admirer un temple de bon matin, avait perdu sa vie, écrasé sous les décombres de l'édifice soufflé par l'onde de choc. Et le lendemain, l'enfant qu'elle portait avait perdu la sienne. Quant à elle (pourquoi, elle ?) elle avait survécu, grâce à ces 13 km qui l'avaient séparée de l'épicentre.

Six mois plus tard, elle avait pu quitter le Japon, rafistolée mais perdue, ne reconnaissant pas cette France chaotique qui se remettait péniblement de l'occupation allemande.

Après huit années de soins prodigués par sa mère, elle avait rencontré René. Il l'avait aimée « quand même ». Ils s'étaient mariés et elle avait même pu avoir un autre enfant, une fille : Zoé. Parfois, quand la bombe éclatait à nouveau et que le champignon s'élevait dans sa tête, René l'appelait, comminatoire : « Clotilde, reviens ... » Elle revenait.

Et, si rares étaient ses nuits calmes, les croissants frais de René l'aidaient à reprendre pied. Elle les dégustait après l'heure fatidique, étonnée : encore un jour gagné. Demain, peut-être, l'apocalypse.

Quand j'étais au lycée, se souvenait-elle, notre professeur de philosophie nous avait proposé de dresser la liste des valeurs qui comptaient le plus pour nous, de la cacher et de l'exhumer tous les dix ans afin de voir si notre conception de la vie avait évolué. Je me souviens que j'avais classé la Liberté en premier. Mais la Paix ne figurait même pas sur ma liste. Or, maintenant, c'est bien elle que j'écrirais tout en haut de la page, et en lettres capitales de surcroît ...

Ellébore

Tous ces morts... Elle en avait terriblement voulu aux Américains. Non pas qu'elle trouvât que les Japonais fussent moins belliqueux - le massacre de Nankin, cette boucherie, en 1937, démontrait horriblement le contraire. Mais la violence lui était toujours apparue comme la chose du monde la mieux partagée.

De fait, la culture japonaise, réputée raffinée, lui apparaissait à elle d'une brutalité, voire d'une barbarie extrême. Elle n'en avait jamais goûté la pseudo subtilité, pas même, d'ailleurs, la cuisine, dénuée à ses yeux de toute créativité. Décidément, cette culture lui était étrangère qui avait acculé son plus grand écrivain, Mishima, à se donner la mort par seppuku, en 1970.

Mais il était temps de repartir au travail. Elle s'en sentait capable, maintenant.

- « Bonjour, Clotilde. »

Rebecca, la standardiste...

Clotilde répondait rarement. En plus, aujourd'hui, elle savait que c'était « un jour où il fallait que quelqu'un paye ». L'Oncle Sam, bien sûr, n'avait jamais payé, lui. 130 000 morts en deux jours, sans compter ceux qui perdraient la vie plus tard. Mais aucun procès pour crime contre l'Humanité, ni même pour crime de guerre n'avait été intenté contre lui. Pourtant, toutes les victimes étaient des civils. Et qu'on ne me dise pas qu'ils ne savaient pas ! Le 6, après Hiroshima, ils savaient. Pourtant le 9, à Nagasaki, ils remettaient ça.

Et quelle civilisation vulgaire celle qui nomme Little Boy et Fat Man des engins aussi destructeurs...

Alors, comme toujours, ça tombait sur cette dinde de Rebecca.

Pourquoi elle ? Clotilde ne savait pas exactement ce qu'elle lui reprochait, peut-être juste cette façon qu'elle avait de se dandiner en portant son sac à main au

Ellébore

creux de son bras replié. Oui, Rebecca lui évoquait une dinde, de celles dont les Américains raffolent, graciées par le président à Thanksgiving ...

Clotilde travaillait comme commerciale à l'exportation dans une fabrique de chaussures. Ce travail terre à terre lui convenait. Bien sûr, ce n'était pas très glamour, et Tom, sans doute, lui aurait reproché de s'en contenter. Mais c'est bien cela qu'il lui fallait, une occupation dans un secteur d'activité stable. Et indispensable aussi –qui pouvait vivre sans chaussures ? Elle n'oubliait pas que sa vie épargnée lui avait cloué l'obligation, impérieuse, de se rendre « utile ».

Journée de travail, banale, mais tranquille.

Retour à la maison. Vélo. Rebecca avait encore bien pris aujourd'hui. Clotilde se détestait de s'en prendre à cette pauvre fille. Si elle osait en parler sans fard à René, il la comprendrait, mais la désapprouverait, c'est certain. Il la comprenait, oui, mais ne lui laissait rien passer non plus. C'est ça qui l'avait aidée à se reconstruire à ses côtés : il ne l'avait jamais traitée comme une victime.

Mais, heureusement, la Clotilde au travail, il ne la connaissait pas...

René, quand elle l'avait rencontré, lui était apparu comme un roc, un monstre d'équilibre que rien ne semblait désarçonner jamais. Elle avait senti qu'elle pouvait se cramponner à lui pour survivre. Depuis son retour, elle n'avait pu qu'observer la vie des autres sans y prendre part, comme si elle se déroulait non pas autour d'elle, mais « au-dessus » d'elle, une vie à elle étrangère, qu'elle épiait du fond d'un puits au moyen d'un périscope.

René lui avait permis d'émerger. Puis de réapprendre à vivre sans s'arrimer à lui. Même s'il ne partait jamais bien loin. Et puis, elle aimait tellement son petit ventre rond et doux, si confortable pour sa tête à elle...

Ellébore

Elle avait connu la joie des noëls en famille, cette belle-famille qui l'avait acceptée telle qu'elle était, la joie des vacances au bord de la mer, la joie des anniversaires, des balades à vélo, de la tendresse des retrouvailles quand Zoé rentrait de colonie. Des bons petits plats mitonnés par René, aussi.

Et puis elle avait connu Marion, la petite camarade de Zoé au cours élémentaire. Tuée par un chauffard. Et ses parents, dévastés par une souffrance qu'ils ne surmonteraient jamais.

Et puis il y avait eu Françoise, sa voisine, 33 ans, cancer du poumon sans avoir jamais fumé. Emportée à l'issue d'une longue série de traitements épuisants, de rémissions et de rechutes. Cinq années de douleurs qui avaient eu raison de Françoise, terrifiée de ne plus reconnaître un corps, jadis ponctuel, qui ne lui obéissait plus, Françoise dévorée d'angoisse à la pensée de laisser ses deux enfants, qu'elle élevait seule, sans défense derrière elle.

Et Denise, la concierge de Zoé, négligée, acariâtre, manifestement jamais aimée. Tout le monde n'avait pas la chance de rencontrer un René...

Sans parler des noëls du Secours populaire à qui René prêtait main-forte pour essayer de faire oublier à des parents sans le sou que leurs enfants ne pourraient pas raconter leurs cadeaux comme leurs camarades à la rentrée.

Et même cette dinde de Rebecca, dépourvue de toute curiosité. Elle n'y pouvait rien, bien sûr, elle était née comme ça, ou bien son éducation ne lui avait-elle pas permis d'éprouver de l'intérêt pour grand-chose, mais quelle vie triste elle devait mener...

La liste était longue des misères humaines.

Clotilde s'était souvent demandé s'il existait une « hiérarchie » de la souffrance. Si le fait que la sienne lui ait été infligée de façon aussi diaboliquement

Ellébore

spectaculaire lui conférait une acuité supérieure à celle des autres, peut-être plus « banale »...

Elle était tentée de répondre par l'affirmative car ces horreurs collectives, à la douleur individuelle, ajoutaient celle de n'attendre que le pire de la part de l'Humanité. Pourtant, elle avait fini par comprendre que ces atrocités devaient être pardonnées, sous peine de mourir sa vie, asphyxiée par la colère.

Mais Françoise, elle, à qui pouvait-elle pardonner ?

L'école de Zoé à nouveau. Sa fille avait 27 ans maintenant. Elle construisait sa vie plutôt bien, avec un mari travailleur et attentionné, Raymond, qui manquait un peu de fantaisie aux yeux de Clotilde, mais qui s'entendait très bien avec René. Ils jouaient au foot ensemble.

Zoé et Raymond avaient eu deux enfants, Michel et Joséphine, deux gosses sympathiques et pour l'instant sans histoires.

C'est vrai, Raymond manquait de fantaisie, mais elle, Clotilde, avait-elle fait preuve de la légèreté et de l'humour nécessaires pour faire grandir un enfant dans la joie ? Avait-elle vraiment élevé Zoé, d'ailleurs, ou bien avait-elle laissé ce soin à René ? Zoé semblait équilibrée, c'est la seule réponse qu'elle parvenait à formuler...

Pour Clotilde, en tout cas, l'heure de la retraite allait bientôt sonner. Rebecca pourrait enfin souffler. Mais René, qui avait déjà cessé de travailler, la supporterait-il vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Et puis, je ne veux pas passer mon temps à garder les enfants de Zoé. Je devrais dire mes petits-enfants, pensait-elle. Pourquoi ne le disait-elle pas ?

Ellébore

Devant l'entrée du métro, un jeune musicien jouait un air de swing au saxophone. C'était paisible, planant... Une douceur limpide qu'elle accueillit avec gratitude.

Oui, au seuil de la vieillesse, elle pouvait dire qu'elle avait fait du chemin. Elle se sentait prête, maintenant, à vivre sans la digue du travail. Prête à déguster la vie, tout simplement. Avec René, Zoé, la famille et les amis. La forêt et la mer. Et leurs chiens. Combien de sourires ne lui avaient-ils pas extorqués...

Et toujours, bien sûr, les croissants du matin. Ah ça, oui...